

« Cancel culture » ou barbarie ?

par **Alain Cambier**

Chercheur associé à l'UMR 8163 « Savoirs, textes, langage » (STL) de l'Université de Lille.

Sur les réseaux sociaux, tous les paradoxes semblent aujourd'hui permis. Ainsi, ceux qui y revendiquent avec véhémence la plus grande liberté d'expression sont souvent les mêmes qui, se découvrant une vocation justicière intraitable, jettent l'opprobre sur un individu et le clouent au pilori du tribunal médiatique. La « cancel culture » qui sévit maintenant aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe est devenue la nouvelle figure de l'intolérance. Outre Atlantique, en juin 2020, un collectif de plus de cent cinquante intellectuels s'était déjà élevé contre les dérives de ce nouveau type de lynchage¹. Mais il ne s'agit pas simplement d'une nouvelle forme de censure : parler ici de culture est une imposture, puisqu'une telle attitude tourne le dos à toutes les valeurs associées à cette notion prise aussi bien dans son acception universaliste comme accès aux Lumières de la raison que dans son sens particulariste renvoyant à un partage de mœurs et de formes symboliques permettant de vivre ensemble.

Même si l'expression nous est parvenue depuis peu par le biais des pays anglo-saxons, le verbe anglais « cancel » vient du vieux verbe français « canceller » - lui-même issu du latin *cancellare* - et signifie annuler, rayer, lacérer. Cette *cancel culture* consiste la plupart du temps à se mobiliser - le plus souvent sur les réseaux sociaux - pour s'attaquer à quelqu'un considéré comme coupable d'avoir tenu des propos non-conformes vis-à-vis d'une certaine orthodoxie promouvant les avancées sociétales. Ainsi, au nom de causes qui peuvent être incontestablement justes, il s'agirait de bannir tous ceux qui oseraient porter un regard critique sur la façon dont ces causes sont parfois défendues, concernant par exemple, le racisme, la défense des minorités, celle des transsexuels, etc. Cette vogue de la dénonciation publique qui va jusqu'à procéder à des attaques *ad hominem* se veut à l'avant-garde des combats idéologiques, mais elle n'offre souvent que le visage d'un « nouveau maccarthysme » repeint aux couleurs d'un progressisme qui se veut « radicalisé »².

Un repli identitaire

Personne ne niera que la *cancel culture* puisse se nourrir des injustices de notre monde contemporain quand celles-ci prennent les formes exaspérantes du racisme ou du sexisme,

de l'homophobie ou de la transphobie. Ces injustices nous obligent légitimement à revisiter, par exemple, l'histoire coloniale et à démythifier certains personnages-clés de notre passé comme Colbert, Faïdherbe, Jules Ferry, R. Kipling, W. Churchill, etc. Faut-il pour autant les effacer de la mémoire collective en détruisant leurs statues et en stigmatisant en bloc leur action ? Confondre droit, politique et morale conduit souvent à une exigence nihiliste de pureté, au point que plus personne ne pourra trouver grâce auprès des nouveaux inquisiteurs. Sur les réseaux sociaux, les raccourcis vont alors bon train : il suffira que quelqu'un s'élève contre les oukases excessifs lancés par des « clicktivistes » vengeurs pour qu'il soit à son tour menacé et avec lui tous ses *followers*³. Ainsi, pour lutter contre l'aveuglement de certaines institutions sur la violence qu'elles exercent, il faudrait faire preuve d'une même brutalité aveugle au point de justifier des appels au meurtre symbolique. Bien plus, la *cancel culture* ôte toute légitimité à celui qui s'aventurerait à défendre une minorité sans pourtant en faire lui-même partie. Dès lors, seul un « Noir » pourrait s'élever contre les atteintes aux droits des « Noirs », seul un homosexuel pourrait sincèrement s'élever contre l'homophobie, seule une femme pourrait dénoncer les violences faites aux femmes :

¹ Publiée le 07-07-2020 sur le site du mensuel américain *Harper's Magazine* sous le titre « Notre résistance à Donald Trump ne doit pas conduire au dogmatisme ou à la coercition », cette tribune a été signée - entre autres - par Margaret Atwood, Noam Chomsky, Salman Rushdie, Michaël Walzer, etc.

² Cf. le roman *La Tache* de Philip Roth (éd. Gallimard, 2002) qui, tout en relatant une amère histoire réelle, apparaît déjà comme un avertissement sur les dérives de la *cancel culture*, avant même l'ère des réseaux sociaux.

³ Cf. Laure Murat dans *Le Monde* du 02-08-2020 qui souhaite que « la punition et les exactions en tout genre ne deviennent pas le seul mode de (non) communication entre le pouvoir et le peuple, dans un monde verrouillé par une spéculaire et mortifère logique de flics ».

chacun se retrouve donc essentialisé dans son identité d'origine, qu'elle soit de couleur de peau ou sexuelle. Alors que tout être humain affirme son identité personnelle au cours d'un long processus d'individuation, la *cancel culture* nous fait régresser en réduisant chacun à une identité physique ou sexuelle qui nous serait assignée dès le départ. Pour construire sa personnalité singulière, chacun est censé affirmer son identité-*ipse* - c'est-à-dire son identité choisie - qui relève de la question « *Qui suis-je ?* », plutôt que de la question « *Que suis-je ?* » renvoyant à l'identité-*idem*, c'est-à-dire à l'identité initiale donnée⁴. L'ironie de l'histoire est que la notion de race dont l'usage avait été remis en question par les dernières découvertes scientifiques et récusé au nom de principes éthiques fondamentaux apparaît de nouveau brandie comme un étendard par ceux-là mêmes qui prétendent éradiquer le racisme.

La remise en question du socle transactionnel.

Mais l'enjeu apparaît bien plus important encore puisque ce qui est en cause n'est ni plus ni moins que la remise en question du socle transactionnel sur lequel repose toute démocratie et même toute vie sociale. Quand on débat, il y a nécessairement des règles, des axiomes susceptibles d'être partagés, la reconnaissance tacite de repères communs. Toute écoute est constitutive du parler. Un socle transactionnel constitue un arrière-plan⁵, sur fond duquel on peut en arriver à distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste. Miner ce socle transactionnel revient à ériger l'incommunicabilité en principe irréductible. Ainsi, lorsqu'il s'est agi d'envisager de traduire le poème⁶ que la jeune Amanda Gorman avait lu le jour de l'investiture de Joe Biden à la Maison Blanche, un éditeur des Pays-Bas avait d'abord confié cette tâche à Marieke Lucas Rijneveld, avant de se raviser sous la pression de la *cancel culture*⁷, considérant que cette brillante traductrice n'était pas elle-même noire : étant blanche, Marieke Rijneveld ne pourrait légitimement traduire une « Noire » ! Cet épisode a suscité, à juste titre, la réaction indignée du traducteur réputé André Markowicz⁸ : « Cette idéologie de

l'atomisation de l'humanité selon la couleur de la peau, la race, l'ethnie, que sais-je, est le contraire absolu de la traduction, qui est, d'abord et avant tout, partage et empathie, accueil de l'autre, de ce qui n'est pas soi : ce que j'appelle « reconnaissance » ». Aurait-il fallu alors être nécessairement russe orthodoxe pour traduire Dostoïevski ? Aurait-il fallu interdire à Claude Nougaro de chanter *Armstrong* ? Oui si l'on va jusqu'au bout de la logique intolérante de ces nouveaux militants obnubilés par la revanche de l'identitaire. Comme le précise encore Markowicz, « Lorsque ces interdits s'exercent dans le domaine de la traduction, domaine du passage, de la liberté assumée, de l'amitié portée à la parole d'autrui, ils atteignent un tel degré d'absurdité qu'ils agissent comme révélateurs ».

Un effet pervers du relativisme.

Markowicz ne croit pas si bien dire, puisque ces interdits révèlent les impasses d'un relativisme radical. Le relativiste culturaliste en vient à légitimer une sorte d'assignation à résidence dans sa culture d'origine et exclurait de pouvoir s'en distancier. Les partisans de la *French Theory*⁹ ont contribué à donner des lettres de noblesse philosophique à un tel relativisme radical, en exploitant à l'excès les recherches de Quine¹⁰ sur l'indétermination de la traduction au point de rejeter tout « fondationnalisme » et de dénier l'existence d'une propriété comme la vérité objective. Aucune critique extérieure vis-à-vis d'une croyance injustifiée au sein d'une culture opprimée ne pourrait même être formulée. Bien plus, au nom d'un relativisme culturel exacerbé, on pourrait en arriver à considérer, par exemple, que les modes de validation du savoir universitaire en place rendraient imperméables à la compréhension « authentique » de savoirs issus de socles culturels différents des nôtres. Mais, avec cette hypothèse, n'est-ce pas justement s'interdire d'émettre le moindre reproche de partialité ethnocentrique vis-à-vis de ses pairs ? Car la critique qui consisterait à leur reprocher de trop réfléchir à partir du terreau gréco-romain tomberait à plat si celui qui la formule en était également tributaire.

⁴ Cf. P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, éd. Seuil, 1990.

⁵ Cf. le *Background* dont parle J. Searle, *L'Intentionnalité*, chap. 5, éd. de Minuit, 1985. Cf. également L. Wittgenstein : « L'arrière-plan dont j'ai hérité sur le fond duquel je distingue le vrai de faux » *De la Certitude*, éd. Gallimard. Il n'y a jamais de degré zéro de la compréhension.

⁶ Poème intitulé *The Hill we climb*.

⁷ En la personne de la journaliste et activiste néerlandaise noire Janice Deul. La même mésaventure est arrivée à Victor Obiols - traducteur d'O. Wilde et de Shakespeare - qui avait d'abord été chargé de traduire le poème en catalan, avant que son travail soit répudié par son éditeur.

⁸ Cf. *Le Monde* du 12-03-2021.

⁹ La *French Theory* renvoie à un corpus postmoderne de théories philosophiques développées par M. Foucault, J. Derrida, J. Baudrillard et d'autres intellectuels français qui influencèrent tout un courant philosophique relativiste aux Etats-Unis : cf. la référence récurrente de Richard Rorty à M. Foucault dans *Conséquences du pragmatisme*, éd. Seuil, 1993 (chap. 12) et dans *Essais sur Heidegger et d'autres*, éd. PUF, 1995.

¹⁰ Cf. W. V. O. Quine, *Le Mot et la chose*, éd. Champs-Flammarion, p. 60-66

N'est-ce pas alors se condamner à demeurer définitivement enfermés sur nous-mêmes ? Tout relativisme culturel radical est auto-réfutant et ne peut que se retourner contre ceux qui le défendent : il apparaît auto-destructeur et nous condamne paradoxalement à entériner le « parochialisme » - ou « esprit de clocher » - qui témoigne le plus souvent d'un narcissisme propice à l'aveuglement. Pourtant suggérer que l'acceptation d'un énoncé ne pourrait être justifié que par rapport à un « type » de culture implique au moins de reconnaître un minimum d'objectivité pour distinguer ce « type » d'autres « types ». Comme le souligne Putnam, le relativisme est contradictoire puisqu'il « présuppose que l'on peut se tenir simultanément au-dedans et au-dehors de son langage »¹¹. Au moins, Rorty a eu l'honnêteté d'admettre que son relativisme le conduisait fatalement à un « *anti-anti-ethnocentrisme* », c'est-à-dire finalement à un ethnocentrisme pleinement assumé¹².

Les replis identitaires - fussent-ils effectués au nom de l'intersectionnalité¹³ - ne peuvent mener qu'à une ghettoïsation pessimiste des luttes politiques et se ferment aux

universels potentiels dans lesquels tous les êtres humains peuvent se reconnaître : ils tournent le dos au partage de la raison pourtant nécessaire au respect des différences. Il y a une barbarie qui consiste à nier qu'une culture différente de la nôtre soit pourtant reconnue comme telle, mais il y en a une autre aussi pernicieuse qui consiste à effriter la culture en autant de micro-cultures segmentées qui seraient incommunicables entre elles. On retrouve alors la même tendance à opposer radicalement le « eux » et le « nous », comme s'il n'y avait rien plus rien en commun : voilà où mène la *cancel culture* qui conduit à une fragmentation sectaire de l'humanité synonyme en réalité de déshumanisation. Elle condamne enfin à l'impuissance puisque les grandes causes ne se gagnent que parce que l'on est capable de s'intéresser aux problèmes des autres et quand elles réussissent à mobiliser aussi ceux qui ne sont pas directement concernés. Comme le suggérait Frantz Fanon, quand vous entendez des propos racistes, antisémites, xénophobes et autres du même acabit, dressez l'oreille, on parle de vous¹⁴.

¹¹ Hilary Putnam, *Raison, Vérité et Histoire*, éd. de Minuit, 1984, p. 136.

¹² R. Rorty, *Objectivisme, relativisme et vérité*, éd. PUF, 1994, p. 233-234.

¹³ L'intersectionnalité est censée concerner des personnes subissant le cumul de plusieurs formes de discrimination dans la société, comme le fait, par exemple, d'être à la fois femme et noire. Fruit des *studies* à l'américaine, elle entérine une essentialisation des identités que l'on pourrait certes croiser, sans pourtant les dépasser. Après avoir forgé ce concept, Kimberlé Williams Crenshaw a reconnu récemment son dévoiement possible : « Il y a une distorsion. Il ne s'agit pas de politique identitaire sous stéroïdes. Ce n'est pas une machine à faire des mâles blancs les nouveaux parias » *Time Magazine*, 20-02-2020.

¹⁴ « Ce qui unissait tous ces combattants de la décolonisation - Césaire, Senghor, Fanon et bien d'autres - c'était une même référence à la France de 1789 et à la résistance antinazie. Aucun d'entre eux ne pensait que le racisme était l'affaire exclusive des Noirs, ni l'antisémitisme celle des juifs » Elisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi*, éd. Seuil, 2021, p. 111.